Les évocations nostalgiques dans la correspondance de Léon Martin, immigrant français au Mexique

Valérie FESCHET

Docteur en ethnologie

Les Provençaux originaires de la vallée de Barcelonnette (dans les Alpes de Haute Provence) ont massivement émigré au Mexique suivant, génération après génération, les pas de leurs aînés. Si beaucoup rentrèrent au « pays », nombreux sont ceux qui s'installèrent définitivement au Mexique, constituant dans leur pays d'accueil une communauté importante *(la colonia francesa)*[1]. Au fil du temps, les liens entre la colonie française du Mexique et les villages d'origine ne se sont pas relâchés. Au contraire, depuis une vingtaine d'années, les « cousins d'Amérique » et « les cousins de France » ont multiplié les contacts. Naguère essentiellement familiale ou amicale, la mémoire de l'émigration est devenue à la fin du XXe siècle un enjeu patrimonial[2]. En Ubaye, cette « mise en patrimoine » est portée par les collectivités territoriales et les municipalités, par des associations (la *Sabença de la Valeia* et *l'Escola de la Valeia* notamment), par des particuliers passionnés d'histoire familiale ou locale. Au Mexique, la communauté issue de l'immigration a ressenti le besoin de se rassembler autour de l'association « Racine française au Mexique » et s'implique aux côtés des universitaires pour sauvegarder le patrimoine français car, comme l'écrit Bernardo Garcia Diaz, *la memoria no sea solamente un recurso de la nostalgia, sino tambien un estimulo para una continua rénovacion*[3]. Le but de cet article est de montrer le rôle essentiel des évocations nostalgiques des premiers migrants dans le processus de mémoire et dans la mise en patrimoine d'une histoire collective.

L'expérience de l'émigration, même lorsqu'elle est voulue, est déroutante. Quitter un pays que l'on affectionne, des parents aimants, des amis, des paysages familiers, des ambiances chaleureuses, pour un ailleurs incertain s'accompagne de toute une série de sentiments contradictoires dont l'expression n'est pas évidente pour celui qui doit se convaincre de la pertinence de son choix et assumer des pressions familiales et sociales importantes. Les sentiments nostalgiques empruntent volontiers des chemins artistiques qui permettent d'atteindre une grande puissance d'évocation (la poésie, les chants[4], les récits romancés ou autobiographiques, la musique, la danse, la peinture, la sculpture…) Ces complaintes permettent aux communautés expatriées de se « retrouver » lors de différentes occasions familiales ou professionnelles, lors des fêtes nationales (le 14 juillet, par exemple, pour la colonie française du Mexique) ou lors des activités ordinaires qui se déroulent dans les clubs et les cercles communautaires qui font office dans certains cas, de « seconde maison »[5].

Si ces formes d'expression sont bien identifiées, le paysage narratif « ordinaire » de la nostalgie s'opérant sous la forme d'un dialogue entre proches (oral ou épistolaire) est moins connu comme en témoigne la remarque de Pierre Martin-Charpenel – arrière-petit-

1. Les chiffres concernant la colonie française du Mexique sont assez variables selon les auteurs. Les recensements récents font état de 3 897 français en 1895, 3 870 en 1900 et 4 729 en 1910. Voir L. Gamboa Ojeda, *Bonnes pages : Tissus ? ou mines d'argent ?*, 2004, p. 195.
2. H. Homps-Brousse, *Regards croisés sur l'émigration ubayenne des origines du mouvement à nos jours (1850-2004)*, 2004, p. 166-181.
3. La mémoire n'est pas seulement le recours de la nostalgie, mais elle est aussi un stimulant pour un continuel renouvellement.
4. C. Isnart et J-F Trubert, *Musique du col de Tende. Les archives des Bernard Lortat-Jacob 1967-1968*, 2007.
5. A. Ray, J. Sciorra, S. Zeitlin : *'Welcome to Your Second Home' : Ethnic Social Clubs in New York City*, 2008.

fils de l'épistolier – qui s'excuse de publier dans son article sur la correspondance de Léon Martin quelques extraits « à résonance exclusivement affective [qui] n'apportent rien au point de vue documentaire ». Il a très justement relevé que « les aspects psychologiques de l'émigration » n'ont jamais été étudiés[6]. Pourtant, si j'en juge par les lettres de Léon Martin (j'ai pu consulter le corpus dans son intégralité), bien qu'il convienne de jouer le jeu du courage et de l'ambition et donc de ne pas trop se plaindre, de ne pas inquiéter, l'expression de soi est loin d'être muselée. S'il ne s'agit pas de poésie au sens strict (comme peuvent l'être les poèmes d'Alione Valentine inspirés de ses souvenirs d'enfance en Ubaye[7] ou ceux de Vincenzo Ancona dans le contexte plus récent de l'immigration italienne à New York[8]), la nostalgie exprimée dans cette épistolarité prend parfois une tournure poétique dont la puissance d'évocation participe du processus de mise en patrimoine de la mémoire.

Léon Martin et ses lettres

Léon est né le 2 juillet 1884. Il s'embarque pour le Mexique le 21 septembre 1902. Il meurt le 10 février 1905 à l'âge de vingt ans d'une maladie foudroyante (une péritonite). Il sera enterré au cimetière français de Mexico. Entre le 21 septembre 1902, date de la première lettre rédigée à Saint-Nazaire la veille de son embarquement et le 23 janvier 1905 (quinze jours avant son décès), il écrit une soixantaine de lettres à ses parents et à sa jeune sœur et à son frère Joseph[9].

Lorsqu'il décide de partir, sur un coup de tête, après avoir croisé un de ces « patrons » en vacances dans la vallée qui a su trouver les mots pour le convaincre, il ne sait pas encore où il travaillera. Il sera finalement employé à *Las Fabricas Universales,* un des grands magasins français de tissu et de nouveauté à Mexico. Comme la plupart des habitants de la vallée de l'Ubaye, historiquement très alphabétisée, Léon a reçu une bonne instruction jusqu'au brevet, qu'il n'a pas pu passer, obligé, cette année-là, d'aider son père aux champs. Il manie l'écriture de la langue française avec aisance, ce qui lui permet de rédiger des lettres précises et nuancées, retraçant finement le détail de sa vie et de ses émotions.

Les lettres de Léon Martin se présentent sous la forme d'une feuille grand format à l'en-tête du magasin, rédigée des deux côtés et ensuite de façon verticale, dans la marge. L'écriture, à l'encre violette, est très posée, dense. Il écrit le dimanche après-midi (seul jour de repos), tous les quinze jours en moyenne. Ces lettres témoignent de la petite histoire du Mexique, celle de ces « pauvres gamins », comme il les décrit lui-même, qui contraste fortement avec une certaine historiographie laquelle présente les « Barcelonnettes » comme des migrants conquérants et sûrs d'eux qui, une fois enrichis grâce à l'industrie textile et au commerce, revenaient en villégiature dans la vallée de leur enfance. Cet aspect n'est que la partie émergée de l'iceberg. Combien sont ceux qui ne sont jamais rentrés et sont morts misérables ? Les lettres de Léon Martin témoignent de cet aspect moins connu de l'émigration vers le Mexique. Il porte sur les conditions de travail, qu'il décrit très finement, un regard révolté. Il critique les « patrons », leurs

6. P. Martin-Charpenel, *Léon Martin au Mexique : lettres (1902-1905),* 2004, p. 91.
7. Alione V., *Les brins d'une gerbe*, 1996. Alione Valentine n'a pas émigré au Mexique mais elle quitta son village (un hameau reculé du vallon de Fours) à son mariage. Ses poèmes sont pour elle l'occasion d'exprimer sa nostalgie du village et ses souvenirs d'enfance. On retrouve dans ses poèmes à peu près les mêmes motifs que ceux présents dans les lettres de Léon (les paysages, la maison, le rythme des saisons…).
8. Vincenzo Ancona, *Malidittu La Lingua / Damned Language : Poetry and Miniatures*, 1990.
9. Les lettres de Léon ont été présentées dans un ouvrage collectif intitulé *Les Barcelonnettes au Mexique* publié sous la direction de P. Martin-Charpenel, déjà réédité quatre fois. Elles sont aujourd'hui numérisées et archivées par le Musée de la Vallée à Barcelonnette. Voir aussi : « La correspondance de Léon Martin, un patrimoine épistolaire « français » au Mexique (1901-1905) » in Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française, 2009. Encyclopédie consultable en ligne à l'adresse suivante :
Correspondance%20de%20Léon%20Martin,%20un%20patrimoine%20épistolaire%20«%20français%20»%20au%20Mexique

attitudes méprisantes, leur dureté, leur égoïsme, alors qu'ils sont souvent apparentés. Au fil du temps, ses notes sur les conditions de vie sont plus en plus amères. Il exprime sa consternation à propos des jeunes Barcelonnettes qui arrivent de France et se désole de leur naïveté. Il ne sort que rarement du magasin, aussi affirme-t-il n'avoir rien à dire de spécial sur la vie mexicaine. Il partage une chambre avec d'autres employés dans l'établissement pour être sur place les jours de garde, comme tous les nouveaux.

Le moindre petit détail lui permet d'ancrer ses souvenirs car il « commence à oublier », écrit-il. Tout ce qui le raccroche à l'Ubaye est mis au premier plan : son service militaire, ses parents, son frère, sa sœur, les voisins, le travail à la ferme qui lui apparaît maintenant tellement plus doux. Les évocations nostalgiques, très fréquentes, se focalisent sur les paysages, les animaux familiers, les scènes de la vie quotidienne, Noël et le Jour de l'An... C'est justement sur ces motifs nostalgiques qu'il convient de s'arrêter pour mieux saisir l'emprise du souvenir.

Le service militaire

Le service militaire est pour lui une source d'inquiétudes et d'espoir. Les lettres qu'il écrit à son frère sous les drapeaux montre le désir qu'il a de se mettre en règle avec la France « pour être libre ensuite », dit-il. Ces lettres témoignent aussi d'une certaine admiration pour la vie de soldat qui, vue du Mexique, lui semble très attrayante. Enfermé dans son magasin de tissu, il a peur de passer à côté d'un rite de passage qui transforme, en France, les jeunes hommes en hommes accomplis. Il écrit à son frère, le 21 juin 1904 :

> « Te voilà maintenant en manœuvre. C'est dur dit-on mais comme tu es fort et que tu as du courage, j'espère que tu n'y souffriras pas trop. D'ailleurs, vous êtes une bande et cela, de se trouver plusieurs à souffrir et à endurer les mêmes peines, rend plus légers les ennuis. Il faut en passer par là, que veux-tu. Et partout, c'est la même chose. Ainsi, ici même, nous sommes presque comme à la caserne. L'heure exacte, le règlement sévère (etc.). Ceux qui ont fait leur service disent même qu'ils s'y trouvaient plus heureux. […] Le mois prochain, je dois passer chez le consul pour prendre mon certificat qui est une preuve comme quoi je jouie de l'article 50 par lequel je ne suis pas considéré comme déserteur. Maman, dans sa dernière lettre, me dit qu'elle aimerait bien me revoir mais non pas trimer et faire le soldat. […] Si tu te fais photographier, envoies moi en une. Je serais content de te voir avec l'habit. »

Puis le 9 janvier 1905 :

> « Tout d'abord, laisse-moi te féliciter de ton avancement ; je suis heureux, moi ici, de te sentir mieux et avec du grade. Je voudrais bien pouvoir être auprès de toi et te contempler sous cet uniforme de sous-officier d'artillerie. Je sais bien que c'est joli, et comme peut-être je n'aurais pas le plaisir de porter l'habit de troupier, je serais content d'avoir au moins une de tes photos en costume militaire. Si tu sais comme cela fait plaisir, quand on est si loin, de voir un peu de cette chérie France que l'on ne peut oublier. »

Le service est aussi l'occasion rêvée pour rentrer au pays sans perdre la face. Très vite, Léon Martin se rend compte que la vie sera moins intéressante qu'il ne le supposait. Il pourrait, vu son jeune âge au moment du départ, se faire dispenser, mais il ne retiendra pas cette possibilité, trop contraignante à ses yeux… À son frère, le 29 mai 1904[10] :

> « D'abord, il faut que je te parle de mon service militaire. J'ai été chez le consul il y a peu et il m'a dit de passer dans le courant du mois de juillet pour prendre un certificat par lequel je profite de l'article 50 qu'on appelle […] Si je ne pars pas avec ma classe, je suis obligé ensuite, le jour que je rentre en France, si je n'ai pas trente ans, de faire 3 ans alors que je puis n'en faire qu'un si je veux comme Emile Léons de la vallée. Maintenant, tu me dis que c'est pénible, et qu'on souffre, et qu'on perd son temps. Cela, je le sais bien mais crois-tu

10. Extrait publié par P. Martin-Charpenel, *Léon Martin au Mexique*, 2004, p. 83.

> qu'ici ce sont des roses ? Oh ! Non ! Et je t'assure que l'on y souffre aussi et moralement peut-être plus qu'au service car le règlement est sévère, le travail pénible et les patrons très exigeants ne se gènent pas, même devant les clients français, de vous engueuler et de vous parler même grossièrement. Tu te souviens de mon patron avec qui tu as déjeuné une fois à Lyon qui disait "Au Mexique, il faut les mener raide ! " et avec tout ça il ne faut rien dire parce que le travail est difficile à trouver quand est mis à la porte d'une maison… »

Le désir de retour

Léon est tiraillé entre l'espoir de réussir au Mexique et la nostalgie qu'il ressent. Les premiers mois de travail sont durs, le salaire décevant. Son isolement et son enfermement dans le magasin, lui qui a toujours vécu « au grand air » à courir les montagnes, ne l'aident pas à s'adapter à son nouveau pays. Il traque tous les indices qui démontreront à ses parents (et à lui-même) que la situation n'est peut-être pas aussi intéressante qu'on se l'imagine. À propos d'un employé arrivé en même temps que lui, il écrit : « Alors un peu une chose, un peu l'autre, il retourne au pays… Cette vie, en effet, est assez dure, surtout en débutant et elle ne plairait pas à tout le monde surtout aux Alpins qui sont habitués au grand air ». Dans une autre lettre, le 21 septembre 1903, il laisse aller sa colère de voir tous ces jeunes gamins, « bien petit tous », « si faibles », de se laisser prendre au piège, de se laisser tenter par l'appât de la fortune. Mais de qui parle-t-il au juste ? De lui aussi sans doute…

> « Cette vieille habitude du pays se continue et toutes les années, les jeunes gens se font de plus en plus rares chez nous. Il semble presque absurde ici que l'on se laisse tenter par l'appât de la fortune, et il semble presque impossible que de si jeunes garçons semblent se résoudre à faire un si long voyage. Seulement, les vieux qui retournent font tellement de bruit de ce Mexique que tous veulent aller voir un peu ce qui s'y passe. Ensuite, quand ils sont ici, ils vont aux Etats-Unis [en Louisiane]. C'est ce que font beaucoup d'entre eux. »

Parfois, il se projette de nouveau là-bas, en train de manger les fruits des noyers qu'il a plantés avant de partir et de se reposer à leur ombre. Il donne des indications précises qui laissent entendre qu'il reviendra, au moins pour finir ses jours, à Prassoubeyrand. Dans une lettre du 16 juin 1903, il écrit :

> « Marie me demande où je veux qu'on plante mes noyers. Cela ne me regarde plus maintenant, c'est à vous de choisir l'endroit, mais je crois que vous pourriez en planter un ou deux du côté du Passet, afin que si plus tard, on a le bonheur de finir ses jours à Prassoubeyrand, on puisse encore aller se reposer de temps en temps sous leur frais ombrage. »

Ce désir de retour est plus vivement exprimé lors de la première année. Ensuite, il s'estompe un peu. Ayant pris la résolution de rentrer faire le service militaire, Léon Martin devint moins anxieux de ne plus revoir la ferme de son enfance. Progressivement, la description des conditions de travail prend le pas sur les évocations sensibles du « pays » perdu[11] :

> « Ah ! Je sais bien qu'à la caserne, ce n'est pas des roses, mais ici non plus. Partout il y a des peines ! Ainsi j'ai un ami qui était allé en France avec Emile Léons il y a deux mois pour faire son service militaire. Il est allé à Marseille passer 20 jours. Il a eu 8 jours de permission pour aller chez lui. Ensuite, comme son voyage lui était payé pour retourner, attendu qu'il a été ajourné, il a été obligé de partir de suite pour en profiter ; et maintenant qu'il est encore ici dans la même maison, il regrette de n'être pas resté chez lui : il s'ennuie si les patrons l'embêtent un peu il peste et envoie tout au Diable : en un mot, il est dégoûté. Maman me parle d'avancement dans sa lettre. J'en aurais certainement bien besoin. J'ai dû vous dire dans ma dernière lettre que j'avais été liquidé passablement de tout le travail que j'avais fait,

11. Les extraits concernant le travail de Léon, les conditions de travail, sa rémunération sont très nombreux dans l'article de Pierre Martin-Charpenel, *op. cit.*, p. 81-85.

> je m'attendais à mieux. Et puis ils m'ont fait perdre trois mois, les trois premiers ce qui fait 100 piastres ; ensuite, ces messieurs s'en vont en France ! Cela sur les côtes des employés. »

Une autre lettre évoque le vent mauvais du matin, quand on ouvre la boutique :

> « Vous autre, quand vous avez froids, vous allez vous chauffer, ne serait-ce qu'à l'écurie, tandis que nous ici comme les soldats nous sommes obligés de rester à notre poste. »

Dans sa dernière lettre écrite le 23 janvier 1905, il parle encore de son service militaire. C'est le jour du tirage au sort que son père a fait pour lui. Il rentrera à l'automne pour un an. Il décrit les visites qu'il a reçues, notamment une entrevue avec Marie G. qui était accompagnée de ses cousins, « qui sont abrutis » dit-il. Rien, dans sa lettre, ne laisse présager un problème de santé. Encore une fois, il exprime sa nostalgie avec des mots puissants :

> « Je vous assure que ce serait avec beaucoup de plaisir au contraire que je retournerais. Ce n'est pas que je m'ennuie ici mais cependant on n'oublie jamais là où on est né et bien que ce pays ait ses défauts, on y tient quand même. »

La déchirure de Noël et du Jour de l'An

Noël et le Nouvel An sont pour les expatriés et toutes les personnes seules en général des moments difficiles. Pour Léon, l'éloignement de « la maison paternelle » est plus vivement ressenti. C'est l'occasion d'exprimer, dans une grande tension émotionnelle, le vœu d'être un jour à nouveau près des siens. Il pense à tous ceux qu'il a laissés. Il énumère tour à tour les parents, les voisins, les amis. Il ne les « oublie pas », leur fait des « compliments », les « embrasse »… une longue liste inhabituelle d'attentions affectueuses montrant la sociabilité chaleureuse des fêtes de Noël et du Nouvel An dont il est privé, comme dans cette lettre de décembre 1902 ou janvier 1903 :

> « Que disent les voisins, les parents, les amis en me sentant ici au Mexique ? Je suis certain qu'ils ne sont pas tous du même avis. Sicard que font-ils ? Pour la Noël, ils seront descendus sans doute. Ils doivent dire que je suis un paresseux de ne pas leur écrire, de même que la cousine Filomène qui me l'avait tant recommandée. Je n'ai pas encore écrit en Hollande. Je leur ai envoyé ma carte seulement pour le Jour de l'An […] Que fait la petite Hélène, Cantin et Paul ? Alix et Anna gardent la petite autour du calorifère où cet hiver je me suis souvent réchauffé et je les ai quelques fois embrassés peut-être. Et bien vous pouvez leur dire que je ne les embrasse pas cette année mais que cependant je pense à eux. D'ici on n'oublie pas ceux qui vous ont faits du bien, au contraire, on y pense plus encore. Je me souviens de leur maison hospitalière et des parties de traîneaux. Les parents de Fours, que font-ils aussi ? Mon parrain et tant d'autres ? Si j'oublie le nom de quelqu'un dans ma lettre, je ne les oublie pas dans ma tête par conséquent parlez-leur à tous de moi et soyez les interprètes les plus affectueux. »

Le 14 décembre 1904, alors que les évocations du pays se font plus rares, les quelques lignes de vœux qu'il adresse à son frère et à ses parents ont une résonance particulière :

> « Oh ce premier Janvier, le voilà encore ; comme le temps passe voilà encore une nouvelle année qui va commencer, comment sera-t-elle pour nous ? […] Surtout, ce que je voudrais moi, c'est que le sort nous favorisant davantage, et que nous puissions encore un jour nous trouver tous réunis, dans notre pauvre et humble et bien-aimée maison paternelle. Dans ce petit coin de terre qui quoi qu'infortuné, domine notre pensée. »

Que ce soit à propos des animaux, du jardin, des arbres, des travaux des champs, de la chaleur de l'écurie, des repas de famille, la maison est le cadre de tous les retours imaginaires. En lisant les lettres de Léon Martin, bien que relevant d'une prose ordinaire je ne peux m'empêcher de faire le lien avec les vers de Vincenzo Ancona (né en Sicile en avril 1915), écrits dans le contexte de l'immigration italienne à New York après la seconde

guerre mondiale[12]. L'un d'eux intitulé *The Tongue is Ever Turning to the Aching Tooth* composé lors de sa première année aux États-Unis montre l'intensité de la déchirure ressentie par les migrants lors des moments traditionnels de rassemblement familial :

The tongue is ever turning to the aching tooth !	*Les mâchoires sont crispées, les dents douloureuses !*
I'm thinking Christmas is already here,	*Noël est déjà là,*
And I feel my heart pound ; What's wrong ?	*Je sens mon coeur battre ; Qu'est-ce qui ne va pas ?*
I wish I had feathers ands wings.	*J'aimerais avoir des plumes et des ailes.*
So I could cross the seas, the distant poles,	*Je pourrais alors traverser les mers, loin des pôles,*
And I bird alight upon those steps	*Et comme un oiseau de feu je me poserais*
Of my hometown in my beloved land,	*Sur ma ville natale dans mon pays chéri,*
If only for an half an hour.	*Ne serait-ce que pour une demi-heure.*
Appearing suddenly like a bird	*Apparaissant soudainement comme un oiseau*
Before my Mother's house,	*Devant la maison de ma mère,*
Would be such a wonderful surprise.	*À coup sûr une merveilleuse surprise.*
It would be like a dream to say a few words	*Ce serait comme un rêve de dire quelques mots*
To someone running barefoot in night clothes ;	*À quelqu'un pieds nus en chemise de nuit ;*
It would result in kisses left and right	*On se ferait la bise sur les joues*
And in the time in takes to say hello,	*Et le temps de se dire bonjour,*
I'd be embraced by everyone I know.	*Je serais embrassé par tous ceux que je connais.*
All these things are spinning in my head,	*Tout cela tourbillonne dans ma tête,*
Everything is visible like a searing flame	*Tout est aussi vif qu'une flamme brûlante*
And I suffer. I can't resign myself	*Et je souffre. Je ne peux me résoudre*
As I think of my whole life.	*Quand je pense à ma vie.*
I keep quiet, I'm unable to speak,	*Je reste silencieux, Je suis incapable de parler,*
But I can feel it burning like a wound.	*Mais je sens la brûlure de ma déchirure*
CHRISTMAS is here and the world is consoled,	*Noël est là et le monde entier est heureux,*
But the tongue is ever turning too the aching tooth.	*Mais les mâchoires sont toujours crispées, les dents douloureuses.*

L'hiver, le printemps, les changements de saison

Les saisons (surtout l'été, l'hiver, le printemps) ainsi que les changements de saisons et les paysages qui leur sont associés sont décrits avec beaucoup de finesse et donnent lieu à l'évocation de nombreuses scènes bucoliques : un tas de blé dans la grange, le lait que l'on porte en ville, le tilleul que l'on cueille, les violettes en montagne. Il écrit le 27 octobre 1903 :

> « Nous sommes à la fin octobre, la saison est avancée en France, il ne me semble pas que le temps a pu passer si vite, ici, comme on est toujours enfermée, on ne distingue pas les différentes saisons, il fait toujours à peu près la même température et un peu plus chaud

12. Vincenzo Ancona, *Malidittu, La Lingua /Damned Language : Poetry and Miniatures* 1990. *Traduction Valérie Feschet*

> seulement. Vous avez eu une assez bonne récolte de blé. Je vois d'ici le tas au milieu de la grange, seulement, si je ne l'ai pas vu faire, je vois tous ces travaux défiler vaguement dans ma pensée. À dire vrai, je commence à oublier. Je ne me souviens seulement plus bien des travaux de chaque époque, comme il ne fait presque pas froid ici, il me semble qu'il ne doit pas tomber de la neige à Bette. Portez-vous toujours le lait en ville et cela vous laisse-t-il quelque argent ? […] Marie me dit que je recevrais par Dominique Gastinet la photographie de Joseph ! Qui donc l'a photographié il ne m'en a jamais parlé ? Il y aura aussi dit-elle des Geansonnettes et du Tilleul. Comment avez-vous cueilli tout ça cet été ? Êtes-vous allés en Montagne à ma place, moi qui aimais courir les roches. Êtes-vous allés vous-même cueillir les violettes à la racine ? »

L'hiver est tout particulièrement à l'honneur. Il n'y a pas de saison à Mexico, dit-il. En novembre 1902, il tente de s'imaginer le froid qui commence à arriver dans la vallée. On comprend ce qu'il veut dire lorsqu'il écrit : « Vous allez donc commencer une période dure et pénible, et pendant des jours entiers vous serez blottis autour du poêle, c'est alors que vous aurez le temps de m'écrire plus longuement». L'hiver est synonyme de rassemblement familial, de bonnes parties de chasse, de repas autour du « calorifère » (du poêle), de chaleur du foyer lors des veillées entre voisins. Qu'on en juge par ces citations de lettres :

> « Je suis heureux aussi d'apprendre que vous avez fini les travaux, et en ce moment sans doute vous devez commencer à voir la neige. Vous allez donc commencer une période dure et pénible, et pendant des jours entiers vous serez blottis autour du poêle, c'est alors que vous aurez le temps de m'écrire plus longuement. »
> « Donnez-moi de longs détails. Jean Cassilo, que fait-il ? Vont-ils aux lièvres ? Qu'avez-vous cet hiver ? Le cheval est-il toujours le même ? Y a-t-il beaucoup de neige, fait-il bien froid ? »
> « Avez-vous descendu le foin ? Les voisins ont-ils bien hiverné ? Ceux des hameaux se sont-ils bien servis de leur traîneau que le brave Alphonse leur avait fait ? Ne se passe-t-il rien de nouveau ? Le chemin de fer est-il toujours l'objet de discussion ? »

La perspective du printemps est l'occasion de touches poétiques [13] :

> « Nous voilà au 25 janvier [1903] et je ne m'en suis pas aperçu. Je n'ai pas senti le froid et je ne me croirai pas en hiver. Bientôt, vous serez au printemps. Vous verrez de nouveau votre belle campagne prendre son manteau vert parsemé de fleurs, ici, je verrai quoi ? Toujours la même chose. »

Ou encore, en avril de la même année :

> « Le printemps commence chez vous ; Sicard doit maintenant venir plus souvent à Prassoubeyrand, et vous devez vous réjouir de ce changement de saison. Ici nous sentons peu cela. Il fait un peu plus chaud cependant. Nous mangeons déjà au restaurant des fruits nouveaux, des habricots. Nous mangeons depuis longtemps des melons. En un mot, ici, il n'y a pas de changement brusque de température comme là-haut et on a presque toujours la même saison. »

L'été, les travaux dans les champs sont l'occasion pour les familles de se retrouver, soit pour coopérer ou pour passer des moments ensembles. Cette tradition de « retrouvaille » est toujours très vivace dans la vallée de l'Ubaye. À l'occasion du passage de son frère Joseph à la maison, Léon se souvient des bons repas de famille, avec ses plats du terroir[14]:

> « J'ai été très content en pensant à vous tous réuni certainement autour d'un gros plat de raviolis. Voilà deux ans que j'en ai plus mangé moi ! Mais au moins, vous autres, mangez-les à ma santé. »

L'importance des petits détails dans le processus mémoriel

13. Extrait publié par P. Martin-Charpenel, *op. cit.*, p. 86.
14. Notre migrant évoque en fait les « ravioles » qui sont des raviolis farcis avec de la purée de pomme de terre et des oignons frits. L'Ubaye étant une région frontalière avec l'Italie, on y trouve une tradition culinaire de pâtes faites à la main qui participe de l'identité locale.

L'expression poétique au sens strict (c'est-à-dire s'accompagnant de formules relevant d'une rhétorique particulière, plus imagées, phonétiquement plus harmonieuse) est particulièrement tangible lors des remémorations nostalgiques. Les remémorations s'appuient sur des petits détails que sa sœur et sa mère veulent bien lui donner. Même s'il les juge trop fugaces, et s'il insiste dans toutes ses missives pour qu'il y en ait davantage, comme dans la lettre du 22 février 1904[15] :

> « Maman me donne certains petits détails qui me font énormément plaisirs : Elle me parle du porket, des petites poules, cela me rappelle Prassoubeyrand, et il me semble alors que j'ai sous les yeux cette écurie ; le cheval au fond, les vaches au bout, mais ces détails sont courts, qu'on a pas seulement le temps d'y penser. […] vous, qui êtes continuellement dans cette vie [*pensez*] que ceci ou cela ne doit pas m'intéresser. Au contraire, je cherche alors à me souvenir comment était la maison quand je suis parti. »

Il est très angoissé à l'idée que ses souvenirs ne s'estompent. Il a besoin de se raccrocher à des images précises, familières. Il encourage avec insistance ses correspondants à lui décrire le menu détail de leur vie :

> « Écrivez-moi toujours longuement et je ne trouverais jamais rien de banal ni de ridicule. »
> « Vous me dites que Goin a mangé vos deux près. Sans doute il n'y avait pas beaucoup ; et peut-être que cet hiver, vous ne tiendrez pas beaucoup de bestiaux. Donnez-moi de longs détails sur tout cela. Je ne me souviens plus seulement des vaches que vous aviez quand je suis parti, car il y a près de 3 mois, cela ne semble pas passé. »
> « Quand on écrit, on s'abstient de mettre certaines choses parce qu'elles sont trop ordinaires pour vous, et l'on ne croit pas qu'elles doivent intéresser celui qui n'y prend pas part »

Dans une de ses lettres, Léon réclame la généalogie de la famille Pellat. Le couple Pellat connaît les Martin de Prassoubeyrand. Madame Pellat « se souvient encore », écrit-il, « de quand maman de Léon descendait du beurre à Barcelonnette ». Mais Léon a du mal à voir les liens de famille qui les unissent. Il a besoin de l'aide de sa mère. Dans la même lettre, il demande qu'on lui envoie une « géographie » (un livre de géographie) qui l'aidera à préciser les différents villages dont sont originaires les Ubayens qu'il rencontre à Mexico. Cette géographie sera également aussi un souvenir de la vallée de Barcelonnette (comme d'autres ont des tableaux représentant des paysages). Effectivement, dans les familles mexicaines d'origine ubayenne, on trouve souvent[16] des panoramas représentant la chaîne des montagnes de la vallée et les noms associés.

Une grande attention est portée aux animaux. « Quand vous parlez des animaux, vous me faites plaisir », dit-il tout simplement le 2 janvier 1903. Il en parle à l'occasion de l'évocation du rythme des saisons. L'hivernage des bêtes (du mois de novembre au mois de mai) nécessite une grande organisation qui commence dès l'été, avec la période « des foins » et, au fil des jours d'hiver, beaucoup de travail de manipulation entre la grange et écurie (même si les différents espaces sont dans le même corps de ferme) pour nourrir les vaches, les moutons, le cheval, le cochon, les poules. Léon se soucie tout particulièrement du cheval. Il s'en est lui-même beaucoup occupé avant de partir. Sa mort va le peiner, pour lui-même et pour ses parents :

Son chien qui était en vadrouille le jour de son départ, lui manque également.

> « Vous me direz un peu dans votre prochaine lettre si vous avez reçu la carte que je vous ai envoyée et vous me donnerez comme toujours de longs détails sur tout. Vous ne m'avez jamais parlé du chien. Il était sur la montagne quand je suis partie. Qu'est-il devenu ? »

15. Extrait publié par P. Martin-Charpenel, *op. cit.*, p. 86.
16. Le fonds « Pellat » du Musée de la vallée (tableaux ramenés du Mexique en 2004 et ayant appartenu à Paul Pellat) montre que certaines familles se sont entourées de toiles représentant l'Ubaye. Paul Pellat-Berlie, époux de Gabrielle Spitalier, est né en 1892 à Enchastrayes. Il disparut à Mexico en 1967. Voir à ce propos l'article d'Hélène Homps, « Petits trésors de l'Ubaye au Mexique », 2008, p. 6.

L'amour des siens

Si les liens d'affection entre Léon et les siens sont très forts, les sentiments qu'il exprime sont réservés, peu démonstratifs. Mais l'amour qu'il porte à ses parents se lit à plusieurs indices. Dans chaque lettre, il les supplie de prendre soin d'eux. Il espère les revoir un jour. Il a peur d'un accident. Il leur assure de son soutien dans l'avenir et les supplie d'être prudents et de se ménager, comme dans ces lettres de janvier et mars 1903 :

> « Je vous dirai de ne pas vous tuer. Prenez patience encore un peu et débrouillez-vous pour avoir le plus en faisant le moins. Prenez patience encore un peu de temps, je vous le répète. Soignez-vous et faites travailler avant de vous esquinter » (passage souligné dans la lettre)
> « Vous m'annoncez que vous allez semer des lentilles à Fours mais ne vous donnez pas tant de mal. Il faut arriver à avoir le plus de bénéfice en travaillant le moins et que vous importe de ce que peuvent dire les gens ? »

L'argent est un sujet permanent de discussion. Celui que l'on gagne, celui que l'on dépense, celui que l'on doit, ou encore celui qu'on espère épargner et envoyer à ses parents. C'est toujours un témoignage d'affection. Comme la plupart des « Valéian » (habitants de la vallée de l'Ubaye), Léon souhaite aider ses parents. Ce sont de petits paysans qui travaillent un domaine difficile de quelques hectares, situé à 1 200 mètres d'altitude à l'ubac de Barcelonnette. Leur fortune n'est pas très élevée. Ils n'ont pas pu payer le voyage de leur fils qui a dû s'endetter. Il s'en ouvre à son frère en juillet 1904 :

> « Paulin Richaud vient de partir pour la France. Il est venu me dire adieu mais comme tu sais, il est toujours pressé et nous n'avons pas pu causer longtemps. Je peux te dire cependant ce qu'il m'a communiqué. Voici : Tu sais que c'est lui qui m'a payé tout quand je suis venu. Nos parents n'ont rien payé et c'est la seule chose de laquelle je lui ai parlée. Il m'a répondu que la première chose que j'avais à faire, c'était d'aider mon père, que lui n'avait pas besoin de cet argent et qui je lui rendrais dès que je pourrais. Cependant, c'est la seule chose qui me tracasse le plus moi et j'avais l'intention, au contraire, de le régler le plus tôt possible. Il ne veut point d'intérêt et dit que dans le cas où je mourrais, il ne réclamerait rien à personne. La somme est de 850 francs mais il n'a aucun papier et ne pourrait rien demander. Que penses-tu de cela ? Mais je comptais le payer au mois de février ou mars. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux ? Ensuite, au moins, je serais libre. En attendant, comme je t'ai dis, si tu as besoin, je ferai mon possible pour te venir en aide. »

Ce paternalisme inversé (le fils prenant soin du père et le guidant dans ses choix) est une constante des processus migratoires et se retrouve dans d'autres témoignages ubayens. Ainsi, Anselme Charpenel (originaire de Certamussat, un village aujourd'hui disparu dans le vallon de l'Ubayette) a livré un récit autobiographique touchant qui montre la force des sentiments dans les processus de retour au « pays » et l'écart considérable qui se creusa entre les migrants enrichis et ceux restés dans la vallée. Dans ses mémoires[17], il se souvient avec une grande émotion des derniers mots de son père :

> « D'un geste rapide, il sortit de sa poche une dernière monnaie de vingt francs qu'il me tendit, en disant la gorge serrée et la voix tremblante : Prends encore cela, l'argent retourne mais des fois les enfants ne tournent pas. Il m'embrassa en vitesse, et, donnant un vif coup de fouet à son mulet, il disparut. »

En juillet 1926, son tour était enfin arrivé de passer quatre mois au pays. Il avait refusé de reprendre l'exploitation du domaine promettant à ses parents qu'il les aiderait mieux dans leur vieillesse [18]:

> « J'arrivai à Certamussat. Je fus très surpris de trouver la maison familiale déserte. Après quelques minutes de recherches, j'aperçus mon père et ma mère, approchant la soixantaine,

17. Amselme Charpenel était parti au Mexique à 18 ans, en 1910, sollicité par M. S. Robert, le fondateur de la maison *El Centro Mercantil* de Mexico. Voir A. Charpenel, *L'épopée des Barcelonnettes*, 2004, p. 51-70.
18. Ibid., p. 71-72.

> penchés, en train de moissonner par une chaleur accablante […] Mes parents étaient exténués de fatigue, transpirants, affairés à couper le seigle. Il n'y avait plus aucun enfant pour les aider ; tous avaient essaimé, et Henri, leur successeur désigné se trouvait au régiment […] J'ai beaucoup de peine à faire asseoir mes parents ; ils ne voulaient pas perdre un instant, la moisson était pressante. J'entrepris alors de les raisonner afin qu'ils acceptassent une aide pécuniaire et se missent à la retraite. »

La complicité et la confiance sont d'autres indices de l'affection qui unit les épistoliers. Léon insiste pour que ses lettres ne soient lues par personne d'autre que ses parents, son frère et sa sœur. Cela lui permet de livrer ses impressions avec plus de liberté dans le ton. Son aigreur à l'égard des patrons, notamment, ne doit pas sortir de la maison. Dans chacune de ses lettres, on l'a vu, il décrit la dureté de ses conditions de travail et le comportement hautain des employeurs. Il se permet également de dire tout le mal qu'il pense de certaines personnes : un tel est « un vrai parasite », un autre « un fainéant » ou encore : « François a très bon cœur, quoi que un peu maboul ». La tradition de s'échanger les lettres, de les faire lire aux parents éloignés et aux visiteurs de passage, est une source d'angoisse. La discrétion est de rigueur pour que Léon leur « ouvre son cœur » :

> « N'ayez pas peur de moi. Je ne suis pas un abruti ; seulement, si je me permets de vous écrire si librement quelques fois, c'est comme vous savez que je vous ouvre mon cœur et que je vous dis tout, seulement, comme je vous l'ai dit avant de partir, ne faites jamais lire vos lettres et ne répétez jamais rien car dans ce sale pays, tout ce sait dans peu de temps. Je compte donc sur votre fermeté. Donnez le bonjour de ma part à tous ceux qui vous en parle. Écrivez-moi de longues lettres, donnez-moi beaucoup de détails. »

Son père ne prend la plume que très rarement. Il est vraisemblablement moins à l'aise pour écrire que sa mère, sa sœur ou son frère. Ce silence agace un peu Léon qui n'hésite pas à réclamer davantage d'attention paternelle. « Je suis étonnée, écrit-il en décembre 1903, que Papa ne mette jamais rien sur les lettres. Deux mots de sa part me feraient plaisir. Ce serait une preuve pour moi, qu'il sait au moins quand une lettre vient vers moi. On dirait presque qu'il n'existe pas. » Mais son père, même s'il écrit peu, est très présent. Il l'aide pour son service militaire, notamment. C'est lui ira au tirage au sort à sa place. Les allusions de Léon aux propos de son père ont une très grande charge émotionnelle et permettent de deviner sa tendresse : «Papa dit qu'il ne veut pas que je souffre, mais que veut-il dire par là ? Croit-il que je souffre tant que cela… non… »

Léon est troublé, ému, comme le témoignent les points de suspension avant et après ce « non ». Il lui exprime ensuite son affection en l'incitant à la prudence, à la modération et en cherchant à savoir précisément à quoi il occupe son temps pendant les longues journées d'hiver où tout est bloqué par la neige. On apprend à cette occasion que son père fait des paniers et qu'il est à l'occasion menuisier.

Marie, sa jeune sœur, souffre de crises d'épilepsie (elle va mourir peu de temps après lui de cette maladie). Léon donne des conseils, insiste pour qu'elle soit soignée par des spécialistes à Lyon. Il l'encourage et la félicite dans ses études et n'hésite pas à lui donner des leçons de grammaire.

> « J'ai appris avec beaucoup de plaisir la nouvelle réussite de Marie au certificat d'étude. Elle m'avait dit, dans plusieurs de ses lettres, ses intentions pour cela. Je voyais, à chaque lettre nouvelle, qu'elle faisait des progrès et enfin, cette fois, on voit qu'elle a son certificat. Elle ne fait plus de fautes et écrit beaucoup mieux. Bientôt même, je crois qu'elle va me corriger car depuis que je suis ici, je perds tous les jours et je suis sans cesse portée à écrire en horthographe espagnole. Marie me donne des détails et c'est précisément ce que je désire. Ecrivez moi toujours longuement et je ne trouverais jamais rien de banal ni de ridicule. »

Sa sœur lui témoigne aussi beaucoup d'attention. C'est elle qui rédige une grande partie des lettres. Elle répond à ses désirs de détails. Elle lui envoie des petits cadeaux, une pochette qu'il gardera, dit-il, « comme certaines petites choses que j'ai, un foulard de mon parrain par exemple, au fond de ma mâle, bien pliés, comme souvenir ».

La correspondance de Léon Martin est un témoignage historique et anthropologique mais aussi littéraire qui renseigne sur l'intensité des émotions nostalgiques dans les situations migratoires. Ce versant de l'épopée des Barcelonnettes au Mexique est peu connu. On a surtout retenu les réussites ostentatoires, les somptueuses villas qui ceinturent Barcelonnette et Jausiers, l'enthousiasme assuré de ceux qui ont voulu montrer les fruits de leur courage et de leur ambition[19]. Mais, quelle que soit leur aisance dans leur nouveau monde, tous ont eu le mal du pays et ont cherché à revenir, certains viscéralement enracinés dans leurs montagnes, en manque d'hiver, d'été et de bons plats de ravioles, d'autres plus attachés à leur petite société et à leurs vieux parents. Les lettres de Léon Martin, associées à d'autres corpus, donnent une autre version de l'histoire.

D'autre part, ces quelques extraits auront permis de comprendre que l'expression nostalgique est constitutive des processus de transmission de la mémoire. La nostalgie est un excellent vecteur de transmission du souvenir. Qu'elle soit véhiculée par l'écriture ordinaire, la peinture, la littérature, le chant, la sculpture, la photographie, l'artisanat, l'émotion nostalgique permet à l'histoire de « prendre corps ». Si les lettres de Léon sont encore là, un siècle après, lues et relues, déjà plusieurs fois rééditées, alors qu'elles ont dormi 80 ans dans la grange de la maison familiale en Ubaye[20], c'est justement parce qu'elles relèvent du domaine de l'affectif et de l'évocation poétique, qu'elles sont « à fleur de peau ». Même s'il ne les a plus devant les yeux, Léon Martin revoit « le temps des semailles », « ce magnifique tableau », « cette si belle campagne en été », « les parties de chasse », « les journées d'hiver autour du calorifère », son père qui fait des paniers en hiver… La précision des évocations est surprenante. Le style est singulier, personnel, d'une grande sensibilité et d'une grande acuité quant au système patronal dans lequel il s'est engouffré naïvement. Comme beaucoup d'autres migrants, le bon temps de son enfance le rattrape par la manche. Imaginant son retour, il s'est construit un espace imaginaire entre le point de départ et le point d'arrivée. Associés aux autres témoignages dont la vallée regorge, ses souvenirs forment un pont entre les deux rives et incitent les descendants de la communauté française du Mexique et de Louisiane à refaire le chemin à l'envers.

Résumé
Les évocations artistiques des sentiments nostalgiques en situation de migration sont bien identifiées (poésies, chants, littératures…). Par contre, l'expression poétique ordinaire s'opérant sous la forme d'un dialogue entre proches (oral ou épistolaire) est moins connue. La correspondance de Léon Martin, « Barcelonnette » employé dans un magasin de tissu à Mexico entre 1902 et 1905 offre un témoignage historique et anthropologique sur le sentiment de perte des émigrés. Le but de cet article est de montrer, en analysant les motifs récurrents, le rôle essentiel des évocations nostalgiques des premiers migrants dans le processus de mémoire et dans la mise en patrimoine d'une histoire collective.

19. Une bibliographie commentée sur les Barcelonnettes et le Mexique est proposé à la fin du livre collectif *Les Barcelonnettes au Mexique,* op. cit., p. 197-199.
20. V. Feschet, *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine,* 245 p.

Bibliographie

ALIONE Valentine, *Les brins d'une gerbe,* Poèmes, Paris, Les Editions de la Bruyère, 1996.

ANCONA Vincenzo, *Malidittu, La Lingua/Damned Language : Poetry and Miniatures,* Anna L. CHAIRETAKIS and Joseph SCIORRA (dir.), New York, Legas, Gaetano Cipolla, trans., 1990.

CHARPENEL Anselme, L'épopée des Barcelonnettes ou toute la vie d'un « valéian » parti au Mexique décrite par lui-même », in *Les Barcelonnettes au Mexique,* Pierre MARTIN-CHARPENEL (dir.), quatrième édition augmentée, Barcelonnette, La Sabença de la Valeia, 2004, p. 51-72.

FESCHET Valérie, « Les nièces d'Hortense. Des mots et des silences », in Daniel FABRE (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures ordinaires »,* Paris, Maison des sciences de l'homme, Coll. Ethnologie de la France, 1997, p. 321-344.

FESCHET Valérie, « S'écrire en famille, des sentiments déclinés. La correspondance rurale en Provence alpine au XIXe siècle », Pierre ALBERT (dir.), in *Correspondre Jadis et naguère*, actes du 120e Congrès national de sociétés historiques et scientifiques, Aix-en-Provence, 23-29 octobre 1995, Paris, CTHS, 1997, p. 481-498.

FESCHET Valérie, « Les cahiers d'Émilie (1896-1935). La composition française, de l'exercice scolaire à l'objet biographique », *Les cahiers de littérature orale,* n°41, 1997 p. 59-92.

FESCHET Valérie, *Les papiers de famille. Une ethnologie de l'écriture, de la mémoire et des sentiments en Provence alpine,* Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 1998, 245 p.

FESCHET Valérie, « Textes et contextes. Les lieux de la mémoire dans les maisons ubayennes », *Sociétés et représentations. Lieux de l'archive,* numéro dirigé par Philippe Artière, Paris, CREDHESS, n°19, 2005, p. 15-32.

FESCHET Valérie, « Correspondance de Léon Martin, un patrimoine épistolaire « français » au Mexique ». Site de L'Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française http://www.ameriquefrancaise.org/fr

GAMBOA Ojeda Leticia, Bonnes pages : Tissus ? ou mines d'argent ?, in *Les Barcelonnettes au Mexique. Récits et témoignages,* Pierre MARTIN-CHARPENEL (dir.), quatrième édition augmentée, Barcelonnette, La Sabença de la Valeia, 2004, p. 195.

« De desdenes y añoranzas. Los espacios en las cartas de un empleado Barcelonnette en México: León Martin, 1902-1905 », *Nuevo Mundo, Nuevos Mundos,* 2008. http://nuevomundo.revues.org/index14332.html

HOMPS-BROUSSE Hélène, Regards croisés sur l'émigration ubayenne des origines du mouvement à nos jours (1850-2004), in *Les Barcelonnettes au Mexique. Récits et témoignages,* Pierre Martin-Charpenel (dir.), quatrième édition augmentée, Barcelonnette, La Sabença de la Valeia, 2004, p. 166-181.

CAIRE Jean, TONOIR Marie, *Une communauté de vie et de peinture,* Paris, Somogy Editions d'Art, Barcelonnette, Musée de la Vallée, 2005, 175 p.

HOMPS-BROUSSE Hélène, Pascal MONGNE : *1000 petits chefs-d'œuvre du Mexique.* La collection du musée de la vallée à Barcelonnette, Paris, Somogy Editions d'Art, Barcelonnette, Musée de la Vallée, 2006, 207 p.

ISNART Cyril, Jean-François TRUBERT, *Musique du col de Tende. Les archives des Bernard Lortat-Jacob 1967-1968*, Nice, Adem06, 2007.

MARTIN-CHARPENEL Pierre (dir.), *Les Barcelonnettes au Mexique. Récits et témoignages*, quatrième édition augmentée, Barcelonnette, La Sabença de la Valeia, 2004, 199 p.

PAREDES Armando, « La mémoire et l'histoire de l'immigration française au Mexique dans le territoire de l'histoire officielle », Les cahiers ALHIM. Amérique Latine Histoire et mémoire, hors-série, 2008, p. 63-74.

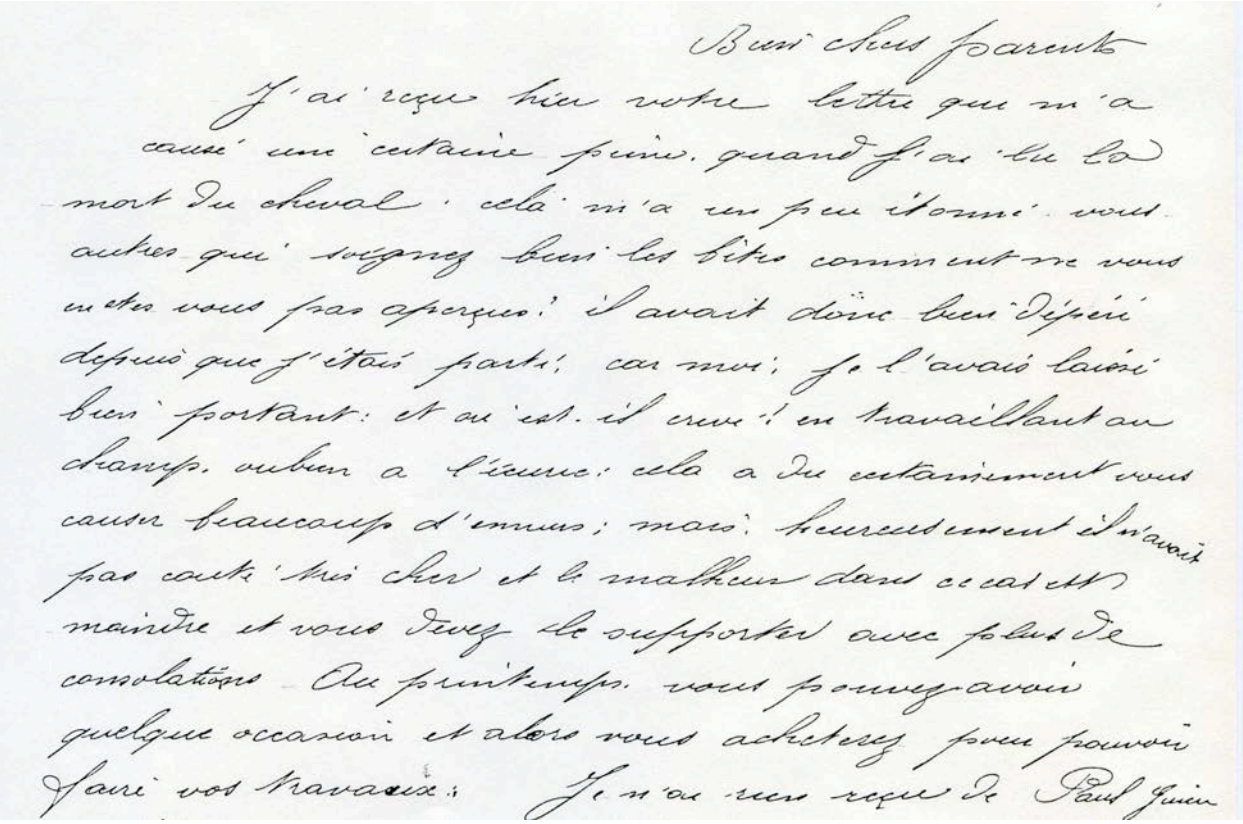
RAY Allan, Joseph SCIORRA and Steve ZEITLIN, "Welcome to Your Second Home" : Ethnic Social Clubs in New York City, *New York Folklore 25*, 1-4, 2008.

Illustrations

Figure 1 : Léon (photographié à Puebla) et son père Ferdinand (1928), coll. part.

Image 2

Lettre de Léon Martin, 10 septembre1904, Col. part.



Bien chers parents

J'ai reçu hier votre lettre qui m'a causé une certaine peine, quand j'ai été la mort du cheval. cela m'a un peu étonné. vous autres qui soignez bien les bêtes comment ne vous en êtes vous pas aperçus? il avait donc bien dépéri depuis que j'étais parti; car moi, je l'avais laissé bien portant. et où est-il crevé? en travaillant au champ, ou bien a l'écurie: cela a du certainement vous causer beaucoup d'ennuis; mais heureusement il n'avait pas coûté très cher et le malheur dans ce cas est moindre et vous devez le supporter avec plus de consolations. Au printemps vous pourrez avoir quelque occasion et alors vous achèterez pour pouvoir faire vos travaux. Je n'ai rien reçu de Paul Guien